

Zeitschrift:	La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber:	Association des musiciens suisses
Band:	1 (1907-1908)
Heft:	16
 Artikel:	Les jumeaux de Bergame: Arlequinade en deux actes
Autor:	Combe, Edouard
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1068770

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

autrement que réaliste ? Un Richard Wagner lui-même ne le concevait pas différemment en ce qui concerne la mise en scène. Pour lui comme pour les autres il fallait produire l'illusion ; et ce qui se passait en scène s'y passait exactement de la même façon pour l'acteur que pour le public.

Or, en dernière analyse, c'est là ce qui caractérise le principe du réalisme.

Avec une nouvelle économie scénique, l'auteur saura que la représentation de son œuvre est capable des mêmes « modifications dans les rapports » que celle qu'il désire opérer dans son idée dramatique pour la sauver du réalisme, la rendre expressive et la placer sur le terrain de l'art ; et, alors, certain d'être suivi avec respect et compréhension par le metteur en scène, il sentira sa fantaisie affranchie.

Il est impossible de mesurer la portée d'une telle réforme — et l'influence qu'exercera sur le public un théâtre exigeant de chaque spectateur l'apport tout personnel qui est le propre du plaisir esthétique — au lieu de le livrer à l'inertie.

Des considérations purement techniques n'ont pas leur place ici. Dans une étude comparative, traitant de nos spectacles actuels, je chercherai à serrer de plus près la question au moyen de l'exemple.

Si par ces notes j'ai pu rencontrer le désir du lecteur — désir dont il cherchait peut-être la formule —, mon but est atteint.

La musique seule peut nous guider dans la nouvelle voie ; mais il faut, comme les serviteurs des *Mille et une Nuits*, « lui répondre par l'ouïe et l'obéissance ».

ADOLPHE APPIA.

LA VIE MUSICALE publiera dans son prochain numéro un article de M. Ed. Platzhoff-Lejeune : „Le soliste”.

Les Jumeaux de Bergame

Arlequinade en deux actes

de MAURICE LÉNA (d'après Florian), musique de E. JAQUES-DALCROZE.

Qu'il est frais, qu'il est chantant le souvenir laissé dans la mémoire par le nouvel ouvrage de Jaques-Dalcroze, donné pour la première fois à la Monnaie de Bruxelles, le lundi 30 mars ! Quelques accords *pizzicato* qui vont se précipitant, puis le rideau s'ouvre. Arlequin ainé est aux prises avec Nérine, qui le persécute d'une tendresse nullement partagée. Il lui répond par monosyllabes, puis lui déclare sans ambages que son cœur est à une autre. L'esprit plein de vengeance, Nérine s'en va et Arlequin ainé dit son amour pour Rosette. Mais la voici en personne, et à cette apparition (M^{me} Jaques-Dalcroze), toute la salle applaudit au choix d'Arlequin. Il y a en foule des détails exquis dans ce duo. Rosette montre à Arlequin son portrait, mais le lui reprend aussitôt : quelques retouches à faire. Puis elle rentre achever son trousseau. Arlequin de son côté va rendre son tablier : c'est demain le mariage !

Mais quel est cet autre Arlequin, en tout semblable au premier, qui s'avance du côté opposé ? Il nous le dit avec une bonhomie joyeuse tout à fait remarquable chez un homme qui vient à pied de Bergame et n'a pas mangé depuis trois jours :

il n'est autre que le frère jumeau d'Arlequin ainé, venu à Paris chercher fortune. Si les deux frères se ressemblent trait pour trait au physique, il n'en va pas de même en ce qui concerne le caractère. L'ainé est sentimental et tendre, le cadet est un rude luron, ami des aventures. Elles ne se font pas attendre. En quête de quelque nourriture, il heurte à droite, il heurte à gauche ; des deux côtés on le repousse. Il heurte au fond, et voici qu'apparaît Rosette, qui l'interpelle de la façon la plus aimable et lui remet son portrait, en lui recommandant de ne pas oublier que demain c'est la noce ! Cadet en tombe des nues, mais accepte sans se faire prier l'aubaine. Sa joie ne connaît plus de bornes quand il découvre dans la boîte, sous le portrait, une poignée de pièces d'or ! Hélas, il chante trop tôt : voici Nérine, sombre, qui l'invective, l'égratigne, lui arrache portrait, argent et le laisse anéanti sur la place. C'est la fin du premier acte.

L'orchestre parle seul maintenant, et dans un envol extraordinaire chante l'amour, la peine, raille aussi, tout cela dans un mouvement qui entraîne et coupe la respiration. Voulez-vous savoir ce qu'on appelle « lyrisme » ? Voilà.

Le rideau s'ouvre pour la seconde fois. Le décor n'a pas changé, mais la nuit tombe. Arlequin ainé entre en chantonnant, tout joyeux de n'avoir plus de maître. Et la « comédie des erreurs » commence.

Cet acte est un écrin de perles, du commencement à la fin. Arlequin ainé appelle Rosette et lui demande son portrait : « Mais tu l'as dans ta poche ! » Dispute, brouille, réconciliation. Le pauvre Arlequin, qui est bien sûr de n'avoir pas le portrait, doit confesser qu'il l'a ! Mais il flaire un mystère et se cache pour attendre les événements. Survient Arlequin cadet, qui n'a pu rejoindre Nérine. Rosette chante en couvant, devant sa fenêtre ouverte. Le pauvre fiancé se persuade qu'il a un rival et que Rosette lui est infidèle. Cadet ayant risqué une sérenade est rossé par son jumeau et prend la fuite. Le quiproquo se complique à plaisir, jusqu'au moment où Rosette se trouve entre les deux Arlequins, n'y comprenant plus rien du tout. Nérine arrive sur ces entrefaites, une lanterne à la main et, d'un seul coup, tout s'explique. Les deux frères tombent aux bras l'un de l'autre et se mettent, dans leur joie, à parler italien ! Nérine se consolera en épousant Cadet : il ressemble tant à l'autre !

Soudain, la lune perce les nuages, et la pièce s'achève comme il convenait et comme elle avait commencé, sur les ailes de la fantaisie. Un quatuor ravissant célèbre l'heureux événement. Mais Cadet s'affaisse en gémissant. Songez qu'il n'a encore rien mangé, le pauvre ! Mais l'argent de la boîte est retrouvé et va solder un festin somptueux, sitôt le rideau baissé.

Telle est la trame de cette arlequinade. Ce que la parole ne peut exprimer, c'est la vie que donne à ce fabliau la musique de Jaques-Dalcroze. Chaque geste, chaque pensée frappe simultanément l'œil et l'oreille, traduit pour cette dernière dans le langage des sons avec une maîtrise, un sens musical vraiment unique. La musique fait à l'action un vêtement parfaitement ajusté. Elle épouse toutes ses formes comme un maillot.

Et la richesse mélodique de cette partition ! comme cela chante ! Il y a là-dedans une abondance qui réconforte. Depuis trop longtemps l'indigence est considérée par les compositeurs de théâtre comme une sorte de vertu. Enfin, voici une œuvre où l'on n'a pas mesuré l'étoffe ! L'auteur taille en plein drap et jamais on ne ressent la crainte de voir la pièce ne pas suffire.

Faut-il citer des « morceaux » ? Il y en a, bien qu'ils ne soient pas détachables de l'ensemble dont il font partie. Le joli air de Rosette : « Fiancé, le joli nom ! » ; — le premier duo d'amour ; — le chant du trousseau, qu'elle dit sous la lampe, à la fenêtre : « Cours, petite aiguille ... » ; — le duo de la dispute et de la réconciliation ; — la sérenade d'Arlequin cadet ; — le dernier quatuor au clair de lune, etc.

Tous ont du reste une particularité commune : une variété rythmique incroyable. C'est un enchevêtrement de mesures variées dont on ne se fait à

l'audition aucune idée. En deux ou trois pages on voit alterner des mesures à $\frac{3}{8}$, $\frac{4}{8}$, $\frac{5}{8}$, $\frac{6}{8}$, $\frac{7}{8}$, $\frac{8}{8}$, $\frac{9}{8}$ et $\frac{12}{8}$. Mais si cette variété est une complication très grande pour les exécutants et surtout pour le chef, l'auditeur ne remarque qu'une très grande liberté d'allure dans la trame mélodique et l'absence complète de monotonie. Son sentiment n'est nullement blessé et sa jouissance artistique n'est en aucune façon dérangée. C'est qu'en réalité, il n'y a là rien d'artificiel, de cherché ; la notation ne fait que suivre pas à pas l'inspiration. En entendant cette musique, on comprend quel élément de lassitude et d'ennui réside dans le retour trop régulier de certains accents, dans une carrure trop symétrique. Et la différence apparaît lumineuse entre le *rythme* et la *mesure*. Sous ce rapport, nous ne connaissons pas un seul autre musicien à mettre en parallèle avec Jaques-Dalcroze. Il ouvre à la musique des chemins nouveaux, où d'autres après lui, quand il se seront affranchis des chaînes de la tradition, marcheront de ravissement en ravissement, faisant à chaque pas d'étonnantes trouvailles. Aussi considérons-nous le *Bonhomme Jadis* et les *Jumeaux de Bergame* comme des dates dans l'histoire de la musique dramatique.

Dernière remarque : cette musique est immédiatement accessible à tous. Elle n'est pas « difficile à comprendre ». L'auditeur la saisit d'emblée. Et c'est pourquoi je la considère comme de bonne musique de théâtre. Jaques-Dalcroze a renoncé à une polyphonie qui forcément alourdit et ralentit l'action dans un ouvrage gai. Non qu'il dédaigne les ressources du contrepoint ou qu'il soit incapable d'en user. Mais il est arrivé à la conviction que leur place est ailleurs et que la musique de théâtre, et surtout de théâtre léger, n'a pas les mêmes normes esthétiques que la musique pure. En quoi il me semble avoir vu juste.

La pièce est très bien jouée à la Monnaie. A côté de M^{me} Jaques-Dalcroze, M^{le} Marthe Symiane, MM. Dua et de Cléry ont fort bien tenu les rôles de Nérine, d'Arlequin ainé et cadet. L'orchestre, très bien dirigé par M. Ernaldy, a été excellent, d'une gaité, d'une légèreté telles que l'auteur n'aurait pu désirer mieux.

La partition, fort bien éditée par la maison Heugel, a paru en librairie sous une couverture ravissante et à la feuilleter on retrouve une à une les exquises sensations de l'audition. Pour ceux qui ne peuvent s'offrir le voyage de Bruxelles, elle sera une consolation, en attendant le jour où les *Jumeaux de Bergame* seront donnés plus près de nous.

EDOUARD COMBE.

*** LA MUSIQUE EN SUISSE ***

(*De nos chroniqueurs particuliers*)

Aarau. Tout est bien qui finit bien ! L'« Orchesterverein » a donné son second et dernier concert d'abonnement, l'un des meilleurs que notre société instrumentale d'amateurs ait organisés. Au programme, une symphonie (N^o VIII, en *si bémol* majeur) de J. Haydn et l'ouverture des *Hébrides*, de Mendelssohn, dont l'exécution, sous la direction de M. H. Hesse, fut très réjouissante, si l'on tient compte du petit nombre de répétitions et de la composition de l'orchestre. Celui-ci s'est bien montré un peu indiscret dans l'accompagnement des solistes, mais c'est là un défaut commun à toutes les associations de ce genre, et il n'a point empêché d'apprécier la belle voix de M. G. Wettler, ni les qualités remarquables du jeune clarinettiste, M. G. Rödelberger. Le premier a interprété, avec un sens dramatique réel, un air de *Hans Heiling* de Marschner, puis, au piano, du Schumann ; le second, un délicieux *Concertino* (op. 26) de Ch.-M. de Weber, dans lequel il a montré une excellente